

SAINT ISIDORE, ARCHEVEQUE DE SÉVILLE

639

Fêté le 4 avril

Carthagène fut la patrie d'Isidore. Son père Sévérien, et sa mère Théodora, étaient de la plus haute noblesse. Il eut deux frères, saint Léandre et saint Fulgence, tous deux évêques, et une sœur, Florentine, aussi honorée d'un culte public. Lorsqu'il était encore dans les langes, sa nourrice l'ayant laissé seul dans le jardin, il fut environné d'un essaim d'abeilles, dont quelques-unes entraient dans sa bouche et y déposaient leur miel, tandis que les autres couraient sur son visage sans lui faire aucun mal, ce qui fut pris pour un présage de sa douceur et de son admirable éloquence. Il fut d'abord l'élève de son frère aîné, saint Léandre, évêque de Séville, qui l'aimait comme un fils, mais qui usait envers lui d'une telle sévérité, qu'un jour le jeune Isidore, craignant les corrections trop énergiques et trop fréquentes de son frère, s'enfuit de l'école de Séville. Après avoir erré quelque temps dans la campagne, le jeune écolier s'assit auprès d'un puits où il se mit à regarder la margelle creusée en divers endroits par la chute continuelle de quelques gouttes d'eau. Il se demandait d'où provenaient ces sillons, lorsqu'une femme qui venait chercher de l'eau, et que frappèrent vivement la beauté et l'humble innocence de l'écolier, lui expliqua que les gouttes d'eau, en tombant sans cesse sur le même endroit, avaient creusé la pierre. Il rentra en lui-même, et il comprit que si l'eau avait pu creuser cette pierre, l'assiduité à l'étude pourrait bien imprimer dans son esprit les sciences qu'on demandait qu'il apprît; aussi il retourna sur ses pas et s'appliqua plus que jamais aux lettres humaines. Il se fit même, par l'opération de Dieu qui le destinait à être le premier docteur de son siècle, un si grand changement dans sa personne, qu'il devint en peu d'années très habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, excellent orateur, savant philosophe, bon mathématicien et théologien incomparable. Son historien ne fait point difficulté de dire qu'il a égalé Platon en élévation d'esprit, Aristote dans la connaissance des choses naturelles, Cicéron en éloquence, Didyme en abondance, Origène en érudition, saint Jérôme en solidité de jugement, saint Augustin en doctrine et saint Grégoire dans la facilité de tirer des sens moraux de l'Écriture sainte. Il vécut longtemps dans une cellule où son frère le tint enfermé pour l'empêcher de se trop répandre au dehors, en lui donnant les plus savants maîtres du temps.

Devenu le collaborateur actif de son frère dans la conversion des Ariens, il combattit avec beaucoup de vigueur ceux qui résistaient et que soutenait le roi Leuvigilde, son beau-frère et, bien que ce prince fût armé de fureur contre son propre sang, et qu'il n'eût pas même épargné son propre fils, saint Herménégilde, notre Saint ne laissa pas néanmoins de s'opposer courageusement à sa perfidie et de confirmer sans cesse les catholiques dans la foi de la consubstantialité du Verbe divin avec son Père; aussi regardait-il le martyr comme un souverain bonheur, et il eût volontiers acheté au prix de tous ses biens l'honneur de mourir pour la défense de la vérité catholique.

La persécution finit par la mort du persécuteur et par la conversion de Récarède, son autre frère et son successeur au royaume des Goths, à laquelle saint Isidore ne contribua pas peu; alors notre Saint se retira dans un monastère qu'il avait fait bâtir, pour y travailler plus facilement à la mortification de ses sens et de ses passions, à la ruine de son amour-propre, à l'étude des saintes Écritures et à la méditation continuelle des vérités divines. Ce fut là une école céleste où il acquit en peu de temps de grands trésors de science et de vertu; mais le décès de saint Léandre, son frère, étant arrivé, il fut tiré du cloître par force et après plusieurs résistances, pour gouverner l'église de Séville, qui était alors la première de toute l'Espagne (600 ou 601). On ne saurait rien ajouter au soin qu'il apporta pour s'acquitter dignement de ce grand emploi, et pour être pasteur d'effet comme il l'était de nom. Il se fit l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la consolation des affligés, le soulagement des pauvres et le refuge de tous les malheureux. Il n'épargna rien pour exterminer l'arianisme, qui infestait encore une grande partie de son diocèse; pour réformer les mœurs des fidèles, qui s'étaient corrompues sous le règne des hérétiques; pour rétablir dans sa splendeur la discipline ecclésiastique et pour faire que les offices de l'Église fussent célébrés avec la majesté et la dévotion que demande la grandeur du Dieu que l'on honore. Il composa pour cela deux livres des divins offices, avec un missel et un bréviaire, qui ont été longtemps en usage parmi les Goths et les Mozarabes. On croit que cet office était aussi en usage en France avant Charlemagne.

Comme ce vigilant prélat savait que l'instruction et l'éducation des jeunes clercs est d'une extrême importance pour la bonne conduite d'un diocèse, il fit bâtir un collège, ou

séminaire, pour y élever ceux qui aspiraient aux saints Ordres et à l'état ecclésiastique; et, quoique le gouvernement de son évêché lui donnât beaucoup d'affaires, il ne laissait pas de s'y rendre assidûment, non seulement pour leur enseigner la doctrine sacrée, que nous appelons maintenant théologie, mais aussi pour les former aux fonctions et aux cérémonies de leur état. Il fonda aussi par toute l'Espagne plusieurs beaux monastères, bientôt remplis d'un grand nombre de saints religieux, pour la conduite desquels il composa une règle, que l'on appelle la Règle de saint Isidore; le saint Abbé d'Aniane en fait souvent mention dans sa Concorde des Règles. Cela fait juger à plusieurs que celle de saint Benoît n'était pas encore reçue en ces provinces

Deux conciles furent célébrés de son temps en Espagne; il y présida le premier est celui que nous appelons le second de Séville, où il convainquit un hérétique Acéphale, nommé Grégoire, et guérit un aveugle par le seul attouchement de son gant. Le second fut le quatrième de Tolède, où il fit faire soixante-quatorze Canons très utiles pour l'explication de la foi et pour le rétablissement de la discipline de l'Eglise. On croit que ce fut ce concile qui le pria de dresser le Missel et le Bréviaire à l'usage des églises d'Espagne. Il fit beaucoup d'autres ouvrages, dont saint Braulion et saint Ildefonse, qui étaient sortis de son séminaire, et qui avaient admirablement bien profité de ses instructions, ont fait le catalogue. On lui en attribue encore d'autres, que l'on peut voir mentionnés dans ses œuvres.

Six mois avant sa mort, il en ressentit les approches par une fâcheuse maladie; quoiqu'elle lui affaiblît le corps, elle semblait néanmoins lui fortifier l'esprit. Sa première application, dans ce mal, fut de redoubler ses aumônes, ou, pour mieux dire, de faire distribuer aux pauvres, aux vierges, aux monastères et aux étudiants tout ce qui lui restait de biens. Une augmentation de fièvre l'ayant averti, quatre jours avant son décès, que l'heure en était fort proche, il fit venir deux évêques, ses suffragants, pour l'assister dans ce passage. Après leur arrivée, il se fit porter dans l'église de Saint-Vincent, où il donna la bénédiction à son peuple, accouru les larmes aux yeux pour la recevoir. Ensuite, étant assis au milieu du chœur, il se dépouilla de ses habits, se fit donner le cilice et la cendre par ces évêques, et, en cet habit de pénitence, il fit cette prière à Dieu :

«Ô Dieu, qui connaissez les cœurs des hommes, qui avez pardonné au Publicain ses péchés, lorsque, éloigné par respect de vos autels, il se frappait humblement la poitrine et qui avez rendu la vie à Lazare, mort depuis quatre jours, recevez maintenant ma confession et détournez vos yeux des péchés sans nombre que j'ai commis contre votre majesté. C'est pour moi, et non pas pour les justes que vous avez mis dans l'Eglise, le bain salutaire de la pénitence». Il prolongea encore cette oraison, et, après avoir été absous par un des évêques, il reçut la sainte communion avec de grands sentiments d'humilité et de contrition. Ensuite il se recommanda aux prières de toute l'assistance et pria aussi pour son peuple; et, pour couronner par une action héroïque une si belle disposition à la mort, il fit venir tous ses débiteurs et leur rendit leurs obligations; il commanda en même temps que ce qui lui pouvait rester d'argent fût sur-le-champ donné aux pauvres. Il se fit de même porter à l'église les autres jours, et, le quatrième, il rendit son âme à Dieu, entre les mains de ses clercs et d'un nombre infini de moines, de vierges et de saints laïques, qui voulurent assister à une mort si précieuse, le 4 avril 639.

Le corps de saint Isidore fut inhumé au lieu même où il mourut. En l'année 1058, il fut transféré en la ville de Léon, capitale du royaume du même nom, où il repose dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, laquelle porte aujourd'hui le nom de Saint-Isidore.

Pour bien juger des services que saint Isidore a rendus à l'Eglise et à l'Espagne, il faut surtout le considérer comme écrivain ecclésiastique et réformateur des hautes études. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire le tableau de cet utile et glorieux épiscopat tracé par l'illustre auteur des *Moines d'Occident*.

«Pendant quarante ans d'épiscopat, dit-il, sa science, son zèle, son autorité, consolidèrent l'heureuse révolution et la renaissance littéraire dont son frère avait été le premier auteur. Il acheva de détruire l'arianisme, étouffa la nouvelle hérésie des *Acéphales*, continua, fortifia et agrandit le vaste système d'éducation dont Séville était le foyer, et qu'il fit étendre, par le quatrième concile de Tolède, à toutes les églises épiscopales d'Espagne, en prescrivant partout l'étude du grec et de l'hébreu.

Il fut en outre le créateur de cette liturgie espagnole, si poétique et si imposante, qui, sous le nom de Mozarabe, survécut à la ruine de l'Eglise visigothe et mérita d'être ressuscitée par le grand Ximènes.

Ecrivain fécond, infatigable et prodigieusement érudit, il rédigea, entre tant d'autres travaux, l'histoire des Goths, de leurs conquêtes et de leur domination en Espagne. Il a fait

connaître Aristote aux peuples nouveaux de l'Occident, longtemps avant que les Arabes ne vinssent le remettre en vogue».

....

ÉCRITS DE SAINT ISIDORE DE SÉVILLE

Les ouvrages que nous avons de saint Isidore, sont :

1° Une *Chronique* qui commence à la création, et finit à l'an 626 de Jésus Christ.

2° *L'Histoire des rois des Goths, des Vandales et des Suèves*, dont on n'avait qu'une partie dans les anciennes éditions. Le P. Florès l'a publiée tout entière dans sa *Spagna sagrada*, t. 6, ap. 12, p. 474. Cette histoire fut aussi publiée à Hambourg en 1611, et en 1591 à Leyde, avec des notes de Vuleanius. La plus complète cependant est celle d'Hugo Grotius, qui se trouve dans son *Histoiria Gothorum*, Amsterdam, 1655, publiée après sa mort dans l'édition complète de ses ouvrages, par les Elvezir, toutefois d'après un autre cahier.

3° Les vingt livres des *Origines* ou des *Etymologies*. Saint Isidore n'avait pas mis la dernière main à cet ouvrage ce fut Braulion, évêque de Saragosse, qui le retoucha et qui lui donna la forme dans laquelle il est aujourd'hui. L'auteur y traite de la grammaire, de la logique, de la rhétorique, de l'arithmétique, de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine, de l'agriculture, de la navigation, de la chronologie. Il donne de courtes définitions de chaque science, avec les étymologies des mots grecs et latins, comme on les entendait de son temps. Le sixième livre est un des plus intéressants : il y est parlé des écritures de l'un et de l'autre testament, et de leur canonicité; de la liturgie et de ses différentes parties qui sont les mêmes que celles d'aujourd'hui; des sacrements de baptême, de confirmation, de pénitence, d'eucharistie, et de leurs effets par rapport à l'âme de ceux qui les reçoivent des abstinences, des jeûnes, de la nécessité de pleurer ses péchés, et de ne les plus commettre à l'avenir, etc. Le septième livre doit être regardé comme un abrégé de théologie. Cet ouvrage fut publié séparément à Venise, 1483, in-fol. Paris, 1509, et Bâle, 1577, avec des scholies de Bon. Vulcanius, in-fol., – Arnold Wion nous prévient contre la dernière de ces éditions, Lign. Vit. 1. n, c. 4, p. 244, comme étant falsifiée. Le cardinal Maï a publié un fragment du premier livre des Origines sur l'orthographe en écriture graphique, avec explication, t. 6 des Script. Vet.

4° *Le Catalogue des écrivains ecclésiastiques*. Il en renferme trente-trois. Le P. Florès a donné une bonne édition de cet ouvrage, avec une dissertation préliminaire dans le premier tome de sa *Spagna Sagrada*, p. 440.

5° Le livre *De la vie et de la mort des Saints de l'un et de l'autre Testament*, Il se trouve avec d'autres petits écrits du Saint dans l'édition de Haguenau, 1529, in-4°.

6° Les deux livres *Des offices divins ou ecclésiastiques*, écrits vers l'an 610, et adressés à son frère Fulgent. Saint Isidore y développe parfaitement l'origine des différentes parties et des diverses cérémonies de l'office ecclésiastique. Cet ouvrage a toujours été regardé comme fort utile par rapport à la discipline de l'Eglise. Il fut imprimé à Paris, 1584, ensuite à Rome, avec d'autres écrivains qui traitent de la même matière, 1591, in-fol., et contrefait à Paris, 1610. Baronius le regarde comme supposé, mais à tort car Braulion et Ildephonse le placent parmi les autres ouvrages du saint Bède, Fulbert de Chartres et Fréduif des Lexoviens (habitants des environs de Noviomagus, aujourd'hui Lisieux), l'ont aussi cité.

7° Les deux livres *Des différences ou de la propriété des verbes* le livre *Des différences ou de la propriété du discours*. Ces ouvrages n'ont guère d'autre objet que la grammaire. On en fit une édition à Madrid, en 1599.

8° Les deux livres des *Synonymes* ou des *Soliloques*. C'est une espèce de dialogue entre l'homme et la raison, Le livre *Du mépris du monde*, que tous les savants n'attribuent point à saint Isidore, est presque entièrement tiré du précédent ouvrage. On doit porter le même jugement de *La règle de vie*.

9° OEuvres diverses de morale, qui sont : 1° *Discours de consolation à un pénitent trop effrayé des jugements Dieu*; 2° *Lamentation d'un pénitent sur ses péchés* (en vers trochaïques) 3° *Prière pour demander à Dieu la grâce de se corriger*; 4° *Prière pour ne pas tomber dans les pièges du démon*.

10° Le livre *De la nature des choses ou du monde*, adressé à Sisebut, roi des Goths. Saint Isidore y répond à diverses questions philosophiques que le prince lui avait faites.

10 bis. Le livre des avant-propos aux livres des deux Testaments.

11° *Commentaire sur les livres historiques de l'Ancien Testament*. Nous n'avons dans les imprimés qu'une partie de ces commentaires, quoique saint Isidore eût expliqué tous les livres

de l'Ancien Testament. Quelques auteurs attribuent à Isidore de Cordoue les commentaires sur les quatre livres des rois mais c'est à tort, dit D. Ceillier; ils sont du même style.

12° Le livre des *Allégories de l'Écriture sainte*.

13° Les deux livres *contre les Juifs* ou le *Traité de fide catholica*, un des principaux monuments de son génie, dédié à une soeur qu'il aimait tendrement, sainte Florentine. Le premier traite de la naissance, de la Passion, etc., de Notre Seigneur; l'autre de la vocation des Gentils. Ils furent publiés à Haguenau, 1529, et à Venise, 1584.

14° Les trois livres des *Sentences* ou *du souverain bien*. Cet ouvrage est presque tout tiré des morales de saint Grégoire, pape. Garcias Loaysa l'a enrichi de notes, Turin, 1593, in-4°.

15° Plusieurs *Lettres* : 1° celle adressée à Redemptus, Labbe la regarde avec raison comme fausse; 2° *La Règle des Moines*, divisée en vingt-quatre chapitres, et adressée aux religieux d'Honori, dans la province Rétique. Elle a été imprimée dans le *Codex regularum* de Holstenius. 3° Lettre sur l'office des prêtres dans l'Eglise, adressée à Ludfried, évêque de Cordoue; c'est un précis du Livre des offices. L'édition Migne contient 13 lettres en tout.

16° Le livre *Du combat des vertus et des vices*. Plusieurs savants attribuent cet ouvrage au B. Ambroise Autpert, abbé d'un monastère d'Italie dans le 8 e siècle.

17° Le *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*.

18° Le livre *de l'Ordre des créatures*, imprimé pour la première fois dans le premier tome du Scipilège de D. Luc d'Achéry.

...

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 4